Nº 15

La Gazette rose

15 Juillet 1872.

Imp. Mariton.

Toilettes de Château.

Etoffes des Mons du Louvre. — Costumes de Mlle Marie-Bataillon. — Rubans et Passementerie de la Glaneuse. — Chapeaux de Mme Herst. — Ceinture Régente de Mons de Pertus-sœurs. — Mouchoirs de Chapron. — Jupon Bienvenu. — Gants Pompadour. — Foulards de l'Union des Indes. — Machines à coudre de famille la Silencieuse. — Chaussures de la Mon Souvenot. — Parfums et Savons de la Mon Violet.

3, rue Rossini.

Quatorzième année. — N° 20. Mardi 16 Juillet 1872.

LA GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — MACHINE A COUDRE DE FAMILLE : LA SILENCIEUSE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — POÉSIE : L'ALSACIENNE, par M. Henri Duchesnois. — SOUVENIRS DE VOYAGE (suite), par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉATRES. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DES GRAVURES.

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE

SOMMAIRE.— Salut à Bagnoles-de-l'Orne ! — Ce que devint Bagnoles pendant la guerre. — Impressions sur Bagnoles — Est-on en Suisse ou en Normandie ? — L'établissement thermal. — Le parc de Bagnoles. — Le château de la Roche-Goupil. — Le temps passe vite à Bagnoles. — Les sources thermales. — La série des Baigneurs. — Les environs de Bagnoles. — Le docteur Joubert. — Echos de Paris. — La baigneuse de M. Lequesne. — Vers de M. le conseiller Goussetin. — Le concert Besselièvre aux Champs-Elysées. — Dieppe, sa plage, sa terrasse et son casino. — La saison à Londres. — Le mariage de Mlle Nilsson. — La propriété de Victorien Sardou. — La rose Cherokee.

Nous voici de retour à Bagnoles-de-l'Orne pour la troisième fois, et notre enthousiasme pour cette pittoresque Suisse normande est le même. C'est que la nature ne change pas, et que, loin de s'amoindrir, elle devient plus belle et plus luxuriante d'année en année.

Bagnoles-de-l'Orne n'a pas été éprouvé ni dévasté par les horreurs de la guerre. Il avait été converti en ambulance et il a abrité plus de huit cents blessés, qui ont été soignés par le docteur Joubert, médecin en chef de l'établissement, avec une sollicitude et un dévouement qui lui ont mérité la croix de la Légion d'honneur.

Bagnoles possédait autrefois un établissement militaire pour la vertu curative de ses eaux thermales qui guérissent infailliblement les blessures d'armes à feu.

Il ne reste plus aucune trace de cette douloureuse étape. Deux ans ont passé sur ces tristes épisodes de la guerre et de la Commune, et Bagnoles-de-l'Orne a repris toute sa poésie sauvage. Le torrent de la Vée, paisible pendant l'été et tumultueux pendant l'hiver, trouble seul avec le chant des oiseaux le silence de cette grande solitude des sapins et des chênes. Ce ruisseau torrentueux s'échappe d'un grand lac à l'extrémité du parc, et après avoir fait tourner un moulin construit sur l'emplacement qu'occupaient d'anciennes forges romaines, il va se jeter dans la Mayenne, en fertilisant sur son passage de verdoyantes prairies.

Quand on arrive à Bagnoles-de-l'Orne par la route de la Ferté-Macé, et qu'on y pénètre par l'avenue du Dante, enclavée d'un côté par le torrent de la Vée et de l'autre par des rochers à pic, on reste stupéfié de cette nature volcanique et primitive. On est plutôt en Suisse qu'en Normandie. Ces groupes de rochers s'échelonnent en gradins gigantesques, dont les excavités servent pour ainsi dire de jardinières à des lierres centenaires, à des rododendrons toujours verts, à des genêts d'or, à des bruyères tuyautées en collerettes et à de longues grappes de digitale rose. D'autres s'élancent en aiguilles, comme les flèches d'une

cathédrale, ou s'inclinent en avant, comme s'ils allaient éclater sur le sol.

L'établissement thermal est bâti sur les deux bords du ruisseau qu'on franchit par trois ponts. A gauche, en regardant le Midi, s'étend le parc de Bagnoles, l'un des plus beaux qui existent, tant par la variété des sites et des points de vue, que par la magnificence des arbres, d'essences diverses, qui reproduisent des taillis et des fourrés, et des avenues splendides.

Ce parc, qui surmonte l'établissement de Bagnoles, est le grand point d'attraction et d'espoir de tous les baigneurs. On y parvient par des pentes douces et graduées qui conduisent jusqu'au sommet. Quand on ne va pas en excursion, on y emporte son ouvrage, son album, un livre ou un journal, et l'on y passe une demi-journée à rêver les yeux tout grands ouverts, dans une contemplation attendrie. On se repose, on se recueille. Les souvenirs voltigent en foule autour de vous, les uns tristes et doux, les autres charmants et aimables.

A la première halte, on s'arrête instantanément devant un panorama splendide. On a devant soi le château de la Roche-Goupil et son immense parc, qui ne le cède en rien à celui de Bagnoles et qui renferme de très belles serres, une chapelle de famille et trois ou quatre petits kiosques perdus dans les arbres, qui servent de refuge aux touristes, car M. Goupil entend l'hospitalité à la façon écossaise, et son parc reste toujours ouvert. Les baigneurs de Bagnoles en profitent et varient leurs plaisirs d'un parc à un autre.

Le temps passe vite à Bagnoles. Qu'y fait-on ? Rien absolument. On prend son bain, sa douche, son verre d'eau; on monte dans le bois ; chacun se retrouve ; on organise une promenade, on part en excursion ; et le soir on se raconte au salon, entre une polka et une contredanse, toutes les péripéties de la journée. Telle est la vie à Bagnoles, une vie de famille et de château.

Plus d'une belle mondaine va s'écrier : « Mais c'est une tombe de feuillage que votre Bagnoles ; on doit y mourir d'ennui. Quoi ! vous n'avez pas de casino, de concerts, de comédies, ni de théâre ? Les artistes en vogue ne viennent pas en villégiature jusqu'à vous, et vous vous contentez des trilles du rossignol et de la fau ette ? Vous n'avez pas une promenade favorite et acceptée où les élégantes font assaut de costumes courts et de toilettes à traîne ? »

Non, Madame ; Bagnoles n'a rien de tout ce que vous désirez ; mais il a des vertus plus précieuses que les malades savent reconnaître et apprécier, car il possède trois sources thermales d'une efficacité miraculeuse pour les rhumatismes, les maladies de la peau, les anémies, les maladies d'estomac et les paralysies périphériques : la grande source, dite *source Thermale*, la *source Dufay* et la *source des Dames*.

« Alors, c'est une station de malades, et on n'y rencontre que des béquilles ou des baigneurs s'y traînant avec peine ? »

Ah ! bien oui ; on danse à Bagnoles ; on y dansait il y a trois ans avant la guerre ; on y a toujours dansé, on y dansera encore cette année. Il y a des danseuses, des jeunes femmes charmantes et des jeunes filles qui accompagnent leurs familles. Viennent quelques danseurs et les bals vont se mettre en train. Une série de baigneurs s'est déjà succédé à Bagnoles pendant le mois de juin. La saison de juillet commence ; puis viendra celle du mois d'août et celle du mois de septembre, qui ne sera certes pas la plus désagréable de toutes, car l'automne est ravissant dans ces Alpes normandes, et l'on peut y accomplir de très lointaines promenades.

Parmi les baigneurs de Bagnoles citons : le général de Rochebonet et sa famille, M. d'Andigné, M. et Mme de Torbéchet, le général Digand, M. et Mme de Montoyon, M. de Franqueville, M. d'Hauteville, M. et Mme d'Orval, la famille Bergeret de Lille, la famille Belloc du Havre. Mlle Berthe Legrand, du théâtre des Variétés, partait quand nous y sommes arrivés, ainsi que M. Georges de Drée et la famille Langstaff de Londres.

On attendait la reine d'Espagne ; c'eût été une bonne fortune pour Bagnoles.

Les environs de Bagnoles sont des plus pittoresques et des plus variés.

On peut parcourir à pied la forêt d'Audaine et la forêt de la Ferté-Macé, le Gui-aux-Biches, la chapelle de Saint-Horter, la chapelle de St-Antoine, la chapelle de Lignon, le lit de la Grogne.

Nous avons déjà parcouru tous ces différents lieux, mais nous y reviendrons encore ; les impressions ne sont jamais les mêmes, car tout dépend de la situation d'esprit et de santé où l'on se trouve.

Ce qu'il importe de savoir, c'est que la table est abondante et excellente, et le service bien fait.

M. le docteur Joubert, officier de la Légion d'honneur, qui est attaché à l'établissement thermal depuis plusieurs années, est adoré de ses malades, ce qui prouve qu'il les soigne admirablement bien et qu'il les guérit radicalement.

Le docteur Joubert est un homme encore jeune, très instruit, qui a fait, en compagnie de M. de Carné, le grand voyage des Indes. Il cause admirablement bien et il sait beaucoup.

Nous nous étendrons plus longuement sur Bagnoles dans notre numéro du 1er août : nous arrivons. Il nous a été impossible de faire l'ascension de ce bois aromatisé de sapins, si tonifiant pour les bronches. Dans huit jours il en sera tout autrement. C'est ainsi que les miracles s'opèrent à Bagnoles, la santé revient à pas de géant. Notre courrier lui sera consacré exclusivement.

Aujourd'hui, il nous revient encore des échos de Paris que nous tenons à enregistrer.

L'exposition de peinture et de sculpture est close depuis le 30 juin ; elle a été fort suivie et a produit des artistes inconnus, dont les œuvres ont été remarquées et admirées. La statue de Jeanne-d'Arc a eu les honneurs du Salon ; elle restera dans la sculpture classique.

Il est encore une autre œuvre non moins appréciée, qui était inscrite au catalogue sous le n° 1763 : c'était *la Baigneuse*, de Le Quesne, élève de Pradier, qui a obtenu le prix de Rome en 1844 avec le *Joueur de flûte*. Cette *Baigneuse*, qui est l'idéal de la beauté et de la forme, a inspiré à M. Henri Jousselin, conseiller à la Cour, les vers suivants, qu'il a adressés à son ami, M. Lequesne :

Au milieu des jardins fleuris,
Où l'on rencontre tout Paris,
J'ai maintes fois trouvé, sans doute,
D'aimables beautés sur ma route.
Parmi tout ce qu'à nos regards
Offrent la nature et les arts,
Parmi tout ce que la jeunesse
Et le printemps ont de richesse
Eblouissant les promeneurs,
Femmes, tableaux, marbres et fleurs,
Il est une beauté charmante,
Dont je suis l'ami, je m'en vante,
Et vers qui se portent mes pas,
Aussitôt que je vais là-bas.
C'est vainement qu'on s'évertue
A me dire : « Elle est peu vêtue ; »
Elle n'a pour plaire, à mon sens,
Pas besoin d'habits élégants.
Elle est jeune, innocente et pure,
Et je sais qu'à sa chevelure,
Tant elle aime la vérité,
Le coiffeur n'a rien ajouté.
Bien rarement un jour s'écoule
Sans que, perdu parmi la foule,
Je m'en aille, amoureux discret,
L'admirer là-bas en secret.
Mais, sans le savoir, inhumaine
Pour tous, elle se doute à peine
Du sentiment affectueux
Qui sur elle attire mes yeux.
Restant impassible et muette,
Elle ne tourne point la tête.
On croirait qu'elle n'entend pas
Ce qu'auprès d'elle on dit tout bas...
Ne soyez pas surpris si j'ose
Parler d'elle, en vers comme en prose,
Avec tant de chaleur ; comment
N'aurais-je pas pour cette enfant
Un peu de tendresse ? .. Naguère
Je la vis naître... et vous êtes son père.

Combien de naïades, à Dieppe, voudraient inspirer d'aussi jolis vers ? Mais le costume de bain de mer est loin d'être favorable à la beauté et à la poésie.

Par cela même que nous avons un temps splendide à Bagnoles, il doit faire à Paris une chaleur tropicale. Nous avons la fraîcheur du torrent et du bois de sapins, dont il faut même se garantir le soir, à une certaine heure, tandis que les Parisiens sont obligés, pour respirer, d'aller tous les soirs au concert Besselièvre. Ne les plaignons pas trop : ils entendent de l'excellente musique ; ils se trouvent en bonne compagnie et ils passent une soirée agréable et charmante. Les deux jours privilégiés de la semaine sont le mardi et le vendredi ; il y a foule, et l'on ne croirait pas que le grand monde a quitté Paris. Il est vrai qu'il y a un va-et-vient continuel. La terrasse de Dieppe est si près de Paris ! On déjeune le matin à l'Hôtel-Royal, n'ayant que la mer pour horizon, et le soir on dîne à Madrid ou au pavillon d'Ermenonville, en plein bois de Boulogne ; de là on redescend au concert Besselièvre.

On en revient toujours à ses premières amours : c'est à Dieppe que nous ayons vu pour la première fois la mer, qui y est splendide. Le docteur Andral nous y avait envoyée en nous disant : « Allez à Dieppe, prendre des bains d'air et de santé. » Le docteur Andral, qui n'est plus, était l'une de nos grandes célébrités médicales. Il avait raison : on respire à Dieppe une brise bien autrement saline, tonifiante et vivifiante qu'à Trouville et à Deauville. Les plages de sable sont plus douces, mais les plages de galet plus iodées et plus saturées de sel marin. Et puis Trouville n'est qu'un village, quelque verdoyant qu'il soit. La falaise est peuplée de coquettes villas qui dominent la mer, tandis que Dieppe a l'une des plages les plus étendues qui existent, avec des pelouses et des squares de fleurs. Sur la plage de Dieppe se déroule tout un panorama de splendides hôtels, de coquettes villas et d'élégantes maisons, parfaitement alignées pour le paysage. Des calèches à quatre chevaux parcourent cette plage immense, en allant à Arques ou en revenant de ce bois de Boulogne dieppois ; car c'est sur la route d'Arques que les équipages se rencontrent, de quatre à six heures.

Dieppe est un second Paris pour l'animation, le gaieté et la liberté. On y vit à sa guise du moment qu'on ne veut pas être connu et remarqué.

L'une des grandes attractions de Dieppe est son Casino tout en verre, qui ressemble à un palais

oriental des Mille et une Nuits. C'est bien certainement la baguette d'une fée qui l'a édifié et construit. Il est si léger, si aérien, et en même temps si solide, qu'il résiste aux coups de vent de la mer.

M. Darche le dirige depuis bien des années avec une grande expérience artistique. Il appelle à lui tous les jeunes artistes qui ont besoin d'être connus et appréciés, et de recevoir, pour ainsi dire, le baptême du grand monde.

M. Darche ne se trompe jamais : il a le flair des artistes de valeur, comme M. de Villemessant a celui dts journalistes.

Que d'artistes de talent ont été consacrés par le Casino de Dieppe ! Capoul y a, pour ainsi dire, débuté, ainsi que la toute jolie Marie Roze et Mlle Marie Secrétain.

Combien d'autres artistes y passeront encore !

Dieppe a besoin, plus que toute autre plage maritime, d'être visité par les baigneurs, car les Prussiens l'ont rançonné et y sont restés sept mois. C'est faire acte de patriotisme que d'aller à Dieppe cet été. Il faut absolument regarder de très loin les eaux d'Allemagne, et tous ceux qui y allaient pour s'y promener et pour s'y distraire peuvent choisir Dieppe qui répond, par ses installations grandioses, aux inspirations du monde élégant et de l'aristocratie française.

C'est donc à Dieppe que nous irons planter notre tente maritime, en quittant Bagnoles-de l'Orne. Tout chemin mène à Rome, et nous prendrons, à l'Aigle, la ligne de Conches, de Serguigny et Rouen.

Nous ne connaissons pas Rouen, et ce sera une occasion toute fortuite de la visiter. De Rouen à Dieppe, il y a deux heures de locomotion, pas plus. C'est une véritable promenade.

Si la saison parisienne est close, il en est de même de la saison de Londres, qui a été bien autrement brillante que la nôtre.

Parmi les artistes qui se sont fait entendre dans le concert annuel de M. Bénédict, citons : La Patti, la Lucca, la Sessi, l'Alboni, la Monbelli, Mme Weldon, la protégée de M. Gounod ; et du côté des chanteurs, Nicolini, Naudin, Graziani, Cotogni, Bagaggioli, A. Bettini. Comme instrumentiste, la violoniste norwégienne Normand-Neruda.

La musique sacrée passionne le public britannique et l'élève dans les spères sacrées de la Bible.

Quand le joueur de trompette Harper accompagne Christine Nilsson dans un air de Haendel, on dirait qu'on assiste au clairon du Jugement dernier réveillant tous les morts.

A Covent-Garden et Drury-Lane, on retrouve également les premiers artistes du monde.

L'*Etoile du Nord* fait merveille à Covent-Garden : Faure y joue le rôle de Pierre le Grand ; la Patti celui de Catherine ; Mme Monbelli celui de Pruskowia. Une nouvelle étoile brille à Covent-Garden de l'éclat le plus pur et plus sympathique, c'est Mlle Albani. Retenez bien ce nom : elle deviendra célèbre. Mlle Albani est jeune, belle, élégante. De l'Albani à l'Alboni, il n'y a qu'un *a* d'admiration à changer.

A Drury-Lane, M. Meplesson et le fameux chef d'orchestre Costa ont lancé un ténor qui fait de fructueuses recettes, M. Campanini.

Mais le plus grand attrait de cette scène, c'est toujours le rossignol suédois, la diva Scandinave, l'idéale Ophélie, Christine Nilsson.

Les invitations pour son mariage, qui doit avoir lieu à la fin du mois de juillet, sont déjà lancées. M. Auguste Rouzeaud est, non-seulement un très riche financier, mais encore un jeune homme très distingué, qui s'est fait à la Bourse une très brillante position et qui est le neveu de l'un de nos meilleurs officiers de notre marine, le vice-amiral Bosse.

C'est par une longue attente et un dévouement à toute épreuve que M. Rouzeaud a touché le cœur de Mlle Nilsson. Pour lui, elle a refusé la main de grands seigneurs et de riches capitalistes, préférant le bonheur à un titre pompeux, et voulant gagner elle-même les millions de sa dot.

Puisque nous causons mariage, parlons de celui de Victorien Sardou avec Mlle Soulié, fille du conservateur du Musée de Versailles. C'est par sa modestie, son élégance, sa distinction et son éducation hors ligne, que la jeune fille a conquis le cœur de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre applaudis au théâtre.

Les jeunes époux passent leur lune de miel dans la propriété de Victorien Sardou à Marly-le-Roi, qui est bien un vrai château venant en ligne directe de Béthune.

Avant que le nouveau propriétaire y eût fait faire de grands embellissements, y ait improvisé une rivière et animé la grande allée du Sphnyx de l'exposition, le château avait déjà si grand air, avec ses immenses pelouses, son potager princier, sa vieille grangerie et sa longue façade à la Philibert Delorme, qu'on l'appelait dans tout le pays: *les Petites Tuileries*. — Hélas !... *les Grandes Tuileries* ne sont plus que des ruines.

Cette grande propriété, qui a maintenant une grande valeur, a été acquise par M. Victorien Sardou, pour un prix relativement minime, 130 000 francs. Aujourd'hui, son immense biblio-

thèque, qui occupe toute la salle des maréchaux, vaut à elle seule cette première somme, qu'il dut payer en plusieurs à-compte.

Le maréchal Magnan apprenant que Victorien Sardou n'avait pas alors 130,000 francs à sa disposition, lui en fit offrir 150,000, ce qui était un bénéfice net de 20,000 francs sur la propriété qu'il venait d'acheter. Victorien Sardou refusa. Puis, vint une communauté religieuse qui proposa 200,000 francs comptant.

— Diable !... s'écria Sardou tout songeur... Eh bien ! attendez à demain. Ce soir, je donne les *Ganaches*. On sait le succès que les *Ganaches* obtinrent.

Le lendemain, il refusait les 200,000 francs.

La *Gazette Rose* perdrait son titre de *Gazette Rose* si elle ne cueillait une nouvelle rose pour vous l'offrir. C'est la rose de Cherokee, dont la collection des roses vient de s'enrichir.

Voici la légende de cette rose, telle que la raconte M. Eugène Chapus, dans sa dernière chonique du *Sport* :

« Un jeune Indien, chef de la tribu des Séminoles, fut fait prisonnier par ses ennemis les Cherokees et condamné à être brûlé vif. Mais il tomba si sérieusement malade que l'exécution dut être ajournée jusqu'à complète guérison, car il fallait, pour que la vengeance atteignît son but, que le prisonnier eût toute la conscience de son malheur. On l'enferma sous une tente voisine de celle du commandant des Cherokees. Il était fort beau, et la fille du commandant, chargée de veiller à sa subsistance, s'éprit d'amour pour lui, et, voulant le sauver, l'engagea à fuir. Mais il n'y consentit qu'autant qu'elle le suivrait. Elle accepta et fit ses préparatifs de départ. Parmi les souvenirs qu'elle emportait avec elle, la jeune Indienne prit une bouture de rosier blanc, dont les lianes fleuries et toutes poudrées recouvraient une partie de la tente de son père. Elle conserva précieusement la bouture de ce rosier blanc pendant sa fuite à travers les déserts. Arrivée dans la tribu de son fiancé, elle planta cette branche à la porte de la tente devenue sa nouvelle demeure. Le rosier prospéra et devint splendide. La rose s'épanouit plus parfumée et plus belle que sur la terre natale. A cause de son origine, le jeune couple indien la nomma : *La Rose de Cherokee.* »

Cette rose fut importée à Londres, où elle jouit en ce moment d'un immense succès. C'est la rose de l'amour et du dévouement, et les jeunes miss sont très sentimentales.

De Londres, la rose de Cherokee va s'implanter en France, où elle sera tout autant recherchée et tout aussi bien accueillie.

Attendez-vous, pour le 1er août, à un courrier tout pittoresque et tout campagnard. D'ici là, nous nous mettrons en route, car la fée d'Audaine, la naïade de la source thermale, nous aura rendu nos jambes. Nous vous dirons les bruits de la forêt qui remplaceront les bruits de la ville.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Que vous dire des modes du jour ?

A Bagnoles-de-l'Orne elles sont d'une simplicité charmante. Les unes conviennent à la vie de château, les autres reproduisent des toilettes de campagne Mme de M... et Mme d'O... sont les deux élégantes de Bagnoles. Elles s'habillent sans aucune excentricité, en femmes distingées quelles sont, selon la couleur du temps.

A Bagnoles-de-l'Orne, comme partout ailleurs, les tuniques et les jupons composent la plupart des toilettes. C'est très commode et très économique. La même tunique de grenadine rayée ou de poult de soie noire et de chalis blanc ou de batiste écrue se porte sur des jupes de diff rentes couleurs. Avec un nœud de coiffure et un nœud de cravate assorti, un col à rabat de dentelle et un médaillon tombant sur le nœud de cravate, on a une toilette simple et charmante.

Les tuniques de dentelle ne sont admissibles que le soir, au salon, car il est impossible de faire l'excursion du bois de sapins avec des traînes à volants de Chantilly et de guipure, sans craindre de les accrocher aux bruyères et aux taillis. Les tuniques en laine beige ou en cachemire réséda, havane et tourterelle, conviennent mieux que la tunique de soie quand la température est fraîche.

Il faut faire à Bagnoles deux toilettes par jour. La toilette du matin ne peut pas être celle de la journée où la chaleur éclate dans tout son rayonnement radieux. On porte de la toile, de la batiste, du piqué, de la percale, de la grenadine rayée, de la gaze, du crêpe de Chine.

Nous n'avons pas encore vu la blouze paysan qui a tant fait sensation d'originalité aux courses du bois de Boulogne, et qui irait pourtant à ravir à Mme de M... et à Mme d'O..., et à deux jeunes filles charmantes, Mlles Marguerite et Marie ***, qui ont l'élégance pour la porter. Nous la rencontrerons bien certainement sur la terrasse de Dieppe.

Ce qui serait très fantaisiste et en même temps de haute simplicité, c'est une jupe en taffetas noir, plissée dans le bas, avec une blouze en toile bleue froncée à la taille, ouverte et boutonnée devant, et garnie tout autour d'une broderie anglaise qui retombe sur la jupe, puis d'une bande de velours

noir et d'une toute petite broderie anglaise qui retombe. Avec cette blouze de toile bleue, on porte le chapeau de paysan en paille belge ou en toile cirée, avec une écharpe de gaze bleue ou de gaze blanche autour de la calotte. Par cela même que ce costume n'est pas celui de tout le monde, il faut savoir le porter et le faire valoir.

Il y a aussi différents genres de tuniques qu'il ne faut pas adopter indifféremment, car la tunique Louis XV, gonflée en paniers, qui convient à certaines tailles élancées et frêles, rendrait très disgracieuses les femmes un peu fortes Nous conseillons à celles-ci de préférence la tunique princesse tombant droite devant et sur le hanches, avec basque postillon derrière.

Les jupes de velours, qui étaient autrefois l'apanage des toilettes d'hiver, sont à la mode cette saison d'été et se portent avec des tuniques de batiste écrue rayée d'entre-deux et de volants de guipure assortis. Sur ces jupes de velours, on met ausi une tunique en reps de Chine gris pâle ou gris tourterelle, bordée d'un simple volant en biais, surmonté d'une bande de velours noir posée à plat

Le velours en bande est très en faveur pour garnitures de tunique et de costume. On le pose sur toute espèce d'étoffe: faille, laine, cachemire, toile, percale, mousseline, batiste.

Ce qui fait encore genre, c'est un costume en toile rayée rouge et blanc, avec jupe plissée dans toute sa hauteur. Un habit Louis XVI en même toile rayée, avec gilet en velours noir se terminant en vastes poches carrées, donne à ce costume le cachet typique de la douairière d'autrefois,

Tout en étant à Bagnoles, nous savons ce qui se passe à Paris, et les nouveautés qui s'y produisent.

Les Magasins du Louvre sont toujours les plus visités. C'est un va-et-vient continuel de la province à Paris. Le bon marché y est si réel et si exclusif, qu'on se met facilement en route pour venir le chercher. Toutes les marchandises émises par le Louvre sont fabriquées exclusivement pour ses magasins et ne sont pas des fonds de fabrique qu'on écoule à bas compte.

Loin de là. Le Louvre lance la nouveauté, tant pour ses costumes, ses confections, que pour ses chapeaux et sa lingerie.

Citons un costume complet en très belle percale fine, composé d'une jupe à grand volant et d'une tunique flottante, ajustée par une ceinture (genre blouze), à 28 francs.

Et un autre costume en fine toile batiste grise ou écrue (garantie pur fil), composé d'une jupe à huit volants plissée et d'une tunique dentelée, ajustée par une ceinture postillon, à 45 fr.

Mentionnons encore deux autres toilettes du Louvre, d'un genre tout différent.

L'une, pour toilette de voyage, désignée sous le non d'*Alice*, un très joli tissu de laine beige ou gris, composé d'une jupe à haut volant, d'une grande tunique et d'une pélerine de forme nouvelle, ornée d'un dentelé roulé en poult de soie mauve ou noir, pour 90 francs.

L'autre toilette s'appelle *Madrilène*. Elle est en grenadine et poult de soie noir, composée d'une jupe avec neige de volants, et d'une tunique garnie d'un bouillonné gueule-de-loup, liseré de satin noir ; le tout pour 160 francs.

Ce n'est certes pas cher. Il en est de même de tous les articles édités par le Louvre.

***

Passons aux manteaux et confections. L'automne s'avance. Il faut déjà, pour le soir et le matin, de doubles collets de cachemire et de drap léger. Les élégantes recherchent le double collet en drap léger, de nuance réséda, havane ou tourterelle. Les femmes économes qui désirent un vêtement qui dure plusieurs saisons le préfèrent en cachemire noir brodé ou finement soutaché, garni de guipure ou de frange.

Les doubles collets débutent, *au Louvre*, à partir de 28 *francs*, en cachemire double, ornés d'une jolie frange.

C'est très simple. Mais que peut-on avoir pour un prix aussi minime ?

Pour 59 fr., on a un double collet en beau cachemire doublé et brodé de soutache, avec frange.

Et pour 130 fr., un *Dolman*, brodé richement de fine soutache, doublé de soie, et garni d'une jolie guipure frangée.

Nous n'en finirions pas si nous voulions détailler les uns après les autres tous les articles nouveaux lancés par le Louvre.

Les doubles collets en drap gris, brodés de belle soutache, ne valent que 32 francs.

C'est surtout par son comptoir de soieries que les *Magasins du Louvre* se distinguent entre tous. Ils ont fait fabriquer exclusivement pour leur clientèle, par J. Bonnet, de Lyon, le Drap Cyclope, ayant 150 portées de chaîne, en largeur de 63 cent., valant 11 fr. 75 c. le mètre, quand sa valeur réelle est de 17 francs ; et le *Paris-Louvre*, transformé aux prix exceptionnels de 8 75 c., 9 fr. 75 c. et 10 fr. 75 c. le mètre.

La mode luxueuse n'en a pas rabattu. Elle est peut-être plus prétentieuse qu'il y a quelques années, avec ses nuances passées et ses toilettes de plusieurs couleurs. C'est du Watteau, dit-on.

Hélas!... nous sommes en République. La mode proteste. Elle a raison. Que n'en faisons-nous tous autant !...

Mlle Marie Bataillon voit ses succès s'accroître et grandir dans sa nouvelle installation de la *rue Thérèse*, 5. Elle complète de jour en jour de très artistiques toilettes qui partent à Aix en Savoie, à Vichy, à Royan et à Dieppe.

Voici des descriptions qu'elle nous envoie et qui peuvent servir de type et de modèle aux belles dames qui veulent copier ces nouvelles toilettes.

C'est une jupe en taffetas feuille de soie frisotée de trente petits volants découpés, montés en ruches coquillées, de distance en distance. C'est charmant. On dirait d'autant de roses qui s'épanouissent sur cette jupe tunique de gaze chantilly vert réséda, s'ouvrant par devant à la Louis XV, en s'arrondissant et se découpant sur les côtés en deux ailes de libellule. Tous les contours de cette tunique sont encadrés d'une malines surmonté d'une ruche rose.

Les personnes qui aiment l'unité des nuances remplacent le taffetas rose par le taffetas réséda.

Dans une toilette en poult de soie gris acier, avec jupe demi-traîne, ornée de volants dentelés gris argent, la tête de chaque volant est également dentelée. Tunique en crêpe de Chine gris argent, bordée d'une frange mousseuse assortie et d'une ruche de malines. C'est très doux et très joli.

Une toilette en faille noire et lilas très clair. La jupe est ornée d'un volant tuyau d'orgue, doublée de lilas pâle faisant transparent. La tunique mousquetaire a des revers lilas faisant derrière basque postillon. Par devant elle est fermée de toute sa hauteur avec des nœuds lilas et bordée tout autour d'un transparent lilas. Il y a un nœud aiguillette en ruban lilas sur l'épaule gauche.

Une jupe bleue en taffetas glacé blanc, garnie de quatre volants découpés, surmontés d'une ruche frisée. Sur cette jupe bleue, tunique polonaise en sultane grise à rayures satinées, garnie de trois rangs de velours noir en bandes et d'une guipure grise.

Une robe Princesse en faille Havane boutonnée dans toute sa hauteur avec des boutons de velours marron. Sur le corsage, tenant à la jupe, trois velours marron en bandes décrivant le fichu derrière et descendant en bretelles devant de chaque côté des épaules, en continuant sur toute la hauteur de la jupe, où ils se courbent et s'élargissent pour encadrer les contours de la jupe, à la hauteur d'un très large ourlet. Par derrière, à la taille, basque postillon en velours marron. Il y a quatre basquettes à revers pointus, distancés les uns des autres, et gros nœud cravate en faille Havane liséré marron, posé sur les revers.

Une tunique de toile bleue, genre paysan, brodée au passé avec du fil blanc plat satiné. Cette broderie est très originale.

Pour la même jeune femme, Mlle Marie Bataillon avait fait broder une même blouze de toile grise avec de la laine rouge. Ces deux blouzes devaient se porter sur une jupe de velours noir.

Comme toilette de Casino, c'était une jupe gris lilas tendre, avec sept volants découpés faisant demi-traîne et tunique décolletée en mousseline et valenciennes relevée avec des écharpe de crêpe de Chine lilas.

Et une toilette en taffetas maïs, avec volants bordés de velours marron et surmontés de velours marron. Tunique décolletée en chantilly relevée avec des nœuds écharpe en velours marron.

Puisque les velours en bandes reviennent de mode, la *Glaneuse* doit en avoir déjà toute une collection de toutes les nuances et de toutes les grandeurs, car elle ne reste jamais en arrière de la nouveauté ; elle va, au contraire, en avant dans le domaine de la fantaisie. C'est elle qui a lancé toutes les actualités qui ont été adoptées par les élégantes : le fichu Lamballe, le fichu Rosière, le fichu Peplum en crêpe de Chine frangé.

Voici encore deux nouveaux fichus qu'elle offre spécialement aux jeunes femmes et aux jeunes filles : le *Fichu Glaneuse* et le *Fichu Basquine*, servant d'ornement aux robes qui n'en ont pas.

Ce qui fait encore nouveauté à la *Glaneuse*, ce sont les nœuds de ruban de deux couleurs différentes ou d'une seule teinte frangée de soie ou de dentelle. Il y a le nœud aigrette, le nœud cocarde, le nœud Faust, le nœud pâquerette, le nœud Glaneuse, le nœud alsacien, le nœud Fontanges, le nœud Watteau, le nœud Roland, le nœud tulipe.

Vous croyez sans doute que là s'arrête la floraison des nœuds de la *Glaneuse*. Ah ! bien oui ! Il s'en épanouit tous les jours de nouveaux et de charmants. Les femmes de goût envoient à la *Glaneuse* l'échantillon de leurs robes pour avoir le nœud de coiffure et le nœud de cavate assortis.

Rien n'est plus facile. La *Glaneuse* expédie par la poste tous les nœuds de ruban qui lui sont demandés directement à *Paris, 7, rue de la Chaussée-d'Antin*.

La *Glaneuse* ne s'en tient pas qu'aux rubans, aux velours et à la passementerie, et aux mille riens charmants de la fantaisie et de la mode. Elle s'occupe encore des chapeaux et des coiffures avec un goût exquis. Son chapeau *Glaneuse*, orné d'épis, de fleurs des champs et de rubans de velours noir, est très élégant. Il s'incline sur les

yeux et le bouquet de fleurs des champs le relève d'un seul côté.

Les tuniques Pompadour en foulard imprimé de larges bouquets de fleurs se portent sur toute espèce de jupon noir et de couleur. Ces tuniques se font très simples ou très ornées, les unes avec volants ourlés, les autres avec ruchés bouillonnés et frange multicolore.

Les tuniques en foulard à pois ont également un grand cachet d'élégance.

Nous émettons cette opinion que c'est la femme qui imprime son cachet à la toilette qu'elle porte.

Elle peut faire d'une toilette de foulard, de cachemire et de batiste, une toilette remarquable et remarquée.

Par exemple, il est à Bagnoles une toute jeune femme qui réalise la perfection de l'élégance avec les toilettes les plus simples. Ses costumes varient en piqué blanc brodé et soutaché, en toile rayée, en batiste écrue, en cachemire, en grenadine rayée. Mais quel que soit son genre de toilette, il est irréprochable parce qu'il n'est ni surchargé, ni prétentieux. Elle est d'une distinction charmante avec une toilette en linos lilas pâle, un col de toile carré et une cravate de vieille valenciennes, du temps de sa bisaïeule.

La simplicité convient donc à certaines natures modestes et calmes, tandis que la fantaisie et l'excentricité vont tout droit aux fantaisistes et aux excentriques. Il faut une grande autorité de fortune, de position et d'élégance suprême pour s'affranchir du *qu'en dira-t-on*, et pour ne pas être confondue avec les femmes qui se mettent en vedettes. En un mot, il faut être connue dans la haute société.

Ce sont les tuniques en foulard à ramages de couleur, comme les tentures de toile de Jouy, qui nous ont amené à cette digression sur les toilettes simples et les toilettes tapageuses.

Les foulards unis se portent pour première jupe, avec tunique de foulard imprimé de petites fleurettes. Plus les dessins sont petits, moins ils datent. Or, comme le foulard se lave, ni plus ni moins que la batiste, une tunique n'est pas démodée d'une saison à l'autre.

Le foulard écru a toujours les honneurs de l'été. Il est aussi frais que la batiste écrue, tout en étant plus soyeux et plus hygiénique. Le *Tussore* et le *Bénarès* reproduisent des toilettes complètes, avec jupe plissée, tunique relevée en flots très souples, genre princesse, garnie de foulard écru, avec nœuds de moire marron.

Il est encore un tissu qui est d'une solidité à toute épreuve tout en ayant le type élégant du crêpe de Chine, c'est le *crévon de l'Inde* qui ne se chiffonne pas et qui est très souple ; on pourrait même ajouter qu'il est inusable.

Le crépon de l'Inde et le crêpe de Chine sont les deux tissus privilégiés des élégantes. L'*Union des Indes* a sans contredit les plus beaux crêpes de Chine qui parviennent en France. Ils sont épais, souples et veloutés comme le cachemire.

A chaque arrivage des Indes, la comtesse de M*** retient pour ainsi dire la fleur de chaque pièce. Elle a pour le moins six tuniques en crêpe de Chine et elle n'en pas encore assez. Une tunique Régence en crêpe de Chine noir, avec entredeux de guipure ; une tunique en crêpe de Chine blanc, avec entredeux et volants de malines ; une blouze grise avec biais piqués et guipure grise ; une tunique Louis XV en crêpe de Chine rose, garnie de dentelle d'Angleterre ; une tunique de crêpe de Chine bleu pâle, avec dentelles de Bruges et nœuds de faille bleu ; une tunique en crêpe de Chine lilas garnie de valenciennes et de nœuds de lilas.

Les jupons, en foulard rayé de toutes nuances, composent de très jolies toilettes villageoises, avec des tuniques en sultane grise satinée et en mouzaïa blanc.

Les personnes qui sont à la campagne, à la mer, ou qui habitent hors Paris, n'ont qu'à demander à l'*Union des Indes*, 1, *rue Auber*, sa collection d'échantillons, pour la recevoir *franco* à l'adresse indiquée.

Il en est de même de la *Ceinture Régente* de *Mmes de Vertus sœurs*, qu'il n'est pas nécessaire d'essayer pour qu'elle aille d'une façon irréprochable. Il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs* les mesures suivantes, prises étant habillée: Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous les bras.

Le point important est d'exiger la signature *brevetée* de *Mmes de Vertus sœurs*, 7, *rue de la Chaussée-d'Antin*, sur la *Ceinture Régente*.

La contrefaçon s'attaque toujours aux œuvres de mérite qui réussissent et qui accaparent le succès.

La ceinture Régente, en détrônant le corset, a rendu un immense service à la beauté féminine. Le corset était une cuirasse, une prison et une torture. Sous le prétexte de s'amincir la taille, une jeune fille s'étiolait comme une plante délicate privée d'air et de soleil.

Aujourd'hui la femme respire à pleins poumons, dans la ceinture Régente, sans aucune entrave. Elle est belle, elle le sait, elle le prouve. Elle n'enfouit pas les charmes dont la nature l'a douée dans un étau de coutil. Ce qui prouve la supério-

rité incontestable de la ceinture Régence sur toutes les autres ceintures et les demi-corsets qui font de vains efforts pour se propager, c'est qu'elle est approuvée et recommandée par l'*Académie de Médecine*.

Mais comment adopter la ceinture Régente? nous dira-t-on .... En coutil, en satin, en faille ou en moire. Cela dépend du prix que vous voulez y mettre. La ceinture Régente en coutil coûte moins cher qu'en soie. Mais quel que soit le tissu, la ceinture Régente est toujours assouplie avec de la peluche blanche et bordée coquettement de valenciennes, de guipure où de malines

Les élégantes l'assortissent à leurs toilettes, c'est-à-dire qu'elles ont une ceinture de satin blanc, une ceinture de satin gris argent, brodée et piquée de soie rose, avec garniture de valenciennes. Une ceinture de moire bleu pâle, bordée de guipure de Bruges. Une ceinture de satin maïs, garnie de malines. Un ceinture de faille rose, bordée de valenciennes, et une ceinture de satin noir piquée de soie cerise, avec guipure de Bruges et bord de peluche cerise.

La ceinture Régente figure donc par demi-douzaine dans tous les trousseaux luxueux. Elle a supprimé les tailles de guêpe et les corselets d'abeille, en mettant la taille à sa place et en consultant les lignes de la statuaire antique.

Bien souvent une jolie tournure dépend de la façon dont on est habillée et juponnée. Il a été dit et écrit que la crinoline était supprimée,et tout aussitôt les cages sont tombées comme par enchantement et les jupes se sont assouplies à leur état naturel. C'est plus élégant, sans aucun doute, que d'avoir une jupe évasée en couveuse de volailles ou en dôme des Invalides. Mais il ne faut pas exagérer la mode des jupes flottantes, si on ne veut pas rappeler un saule pleureur. Il est certaines femmes qui doivent se contenter de leur ampleur naturelle. D'autres ont besoin de se gonfler les hanches et ont recours à la tournure Dubarry, gonflée par Mmes Maurin et Joiron. Quand la femme est très grande et très swelte, nous lui conseillons le *jupon Empire-Bienvenu*, qui se dissimule si bien sous un jupon à volants, qu'il est impossible de deviner sa présence. Eh quoi le jupon Bienvenu a conservé son nom de jupon Empire. Pourquoi pas? Attache-t-on une idée politique à un jupon?... si ce n'est celle de l'élégance. Le jupon Empire indique qu'il est taillé en biais. Sa coupe, tout en se modifiant d'après les exigences de la mode, reste toujours la même. Il se reproduit à volants pour dissimuler les aciers dont il est pourvu et qui ne partent que des côtés. Le devant du jupon est plat, en tablier.

Maintenant, s'il nous est permis de vous donner un conseil intime, n'avouez jamais que vous avez un *jupon Empire* ; comme il est invisible, vous pouvez le nier. Une tournure s'accepte comme un chignon. On a plusieurs tournures et plusieurs chignons. C'est reçu et accepté. Tournure régence, tournure paniers, tournure créole, tournure Dubarry, tournure papillon, que sais-je?... De même qu'il y a le chignon breton, le chignon cataquois, le chignon Niobé, le chignon antique, le chignon postillon et le chignon éploré.

Les chignons sont devenus tellement volumineux que personne n'en est dupe. C'est absolument comme les tournures qui cambrent la taille à la façon des bacchantes de Carpeaux.

Si toutes les femmes étaient faites ainsi, elles chercheraient tous les moyens possibles d'enlever ce qu'elles auraient de trop. Mais c'est la mode et le genre. Il faut s'y soumettre et consulter *Mmes Maurin et Joiron*, qui n'exagèrent jamais la tournure, et qui vous juponnent d'après les toilettes que vous portez.

Mais quand on reste hors Paris, soit en province, soit à l'étranger, comment faire?... Envoyer tout simplement 24, *rue du 4 Septembre*, à Mmes Maurin et Joiron, la grosseur de votre taille, la longueur de votre jupe et leur dire si vous êtes petite ou grande, mince ou un peu forte.

Si l'élégance dépend de la tournure, la beauté tient aussi à la fraîcheur du visage. C'est une grande faute que vouloir obtenir une fraîcheur factice avec des fards, quelque inoffensifs qu'ils soient. Il vaut mille fois mieux raviver le coloris et activer le sang dans les artères par l'usage journalier du *lait Antiphilique* de Candès, aux principes camphrés et alcalins. C'est une recette pharmaceutique, plutôt qu'une eau de toilette, nous dira-t-on. Qu'importe!... du moment que c'est un cosmétique précieux, tonifiant le tissu dermal, effaçant les taches de rousseur et faisant disparaître la couperose, les masques de grossesse et toutes les rugosités de la peau.

Le lait Antiphilique s'emploie mélangé d'eau pour la toilette, ou pur, comme medicament, quand on veut agir sur les taches de rousseur. Peu à peu la rouille, atteinte par le lait Antiphilique,s'écaille, tombe et disparaît pour faire place à une peau nouvelle, blanche et satinée.

Le flacon ne se vend que 5 *fr.*, chez *Candès*, 26, *boulevard Saint-Denis* où est établi le dépôt principal.

L'un des mérites miraculeux du lait Antiphilique, c'est qu'il remplace l'alcali volatil et l'ammoniaque, pour les piqûres de moustics, et de guêpes. Il cautérise la piqûre et l'empêche de s'étendre et de se gonfler.

Terminons notre courrier en vous donnant les moyens de rester toujours jeunes et belles.

La maison Violet a publié plusieurs brochures de parfumerie, entre autres : « *Les Talismans de la beauté*, et l'*Art de s'embellir*.

Les Talismans de la beauté contiennent dix chapitres qui sont autant de consultations précieuses.

C'est un livre très intéressant, très érudit et très instructif, remontant jusqu'à Rome, pour trouver ses auteurs et cosmétiques. La femme qui ne veut pas vieillir doit lire ce livre et le suivre en tous points. Où le trouver?

A la maison *Violet, boulevard des Capucines*, rotonde du Grand Hôtel, au coin de la rue Scribe, ou bien à la maison de gros et d'exportation, 317, *rue Saint-Denis*.

Quant à la petite brochure intitulée : L'*Art de s'embellir*, voici les cosmétiques qu'elle recommande :

Les eaux de toilette à la glycérine parfumée, telles que la violette, le portugal et le bouquet composé.

La crème de beauté à la glycérine.

La pâte émulsive à la glycérine.

Le glycérale tonique rafraichissant, au quinquina et aux roses de Provins, pour la toilette.

Le savon royal de Thridace aux sucs de laitue. Le savon au cold cream. Le savon chinois. Le savon assorti à l'odeur préférée, soit musc, mousseline, jasmin, héliotrope, rose de mai, ylang ylang, jockey-club, l'eau de Cologne impériale, de la reine des Abeilles, et des Souverains.

L'eau de toilette de la reine des Abeilles, du Jockey-Club et au parfum préféré, l'eau de beauté, le lait de roses, et le lait de violettes.

La pommade duchesse, nutritive, ylang ylang, au baume de violettes.

Et pour le mouchoir, les fleurs de France, l'Ess bouquet, gouttes de violettes d'Italie, foin coupé, Jockey-Club, brises de mai, fleurs de lys, et rose mousseuse. Vous n'avez qu'à faire votre choix mesdames, et à adresser votre commande à la maison Violet.

Vicomtesse DE RENNEVILEL.

MACHINES A COUDRE DE FAMILLE

LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu ; et 49, boulevard Magenta
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

Si la Chambre est agitée pour la loi sur les matière premières, les machines à coudre ne le sont pas moins pour cette soi-disant *tension chiffrée* qu'une machine audacieuse a lancée et pour laquelle on lui a octroyé un brevet. Or, comme le gouvernement ne répond pas des brevets et qu'il les accepte pour la plupart comme rapport d'argent, à moins qu'on ne demande une exploitation dans la lune, le brevet en question ne prouve rien, sinon qu'on peut tout oser aujourd'hui.

Il en est de la tension chiffrée comme de la République, qui devait régulariser le sort de chacun et répandre le bien-être dans toutes les classes.

La *tension chiffrée* a le pouvoir, d'après son brevet, de régler le point de la machine à coudre, aussi bien à l'endroit qu'à l'envers, et de s'appliquer à tous les mille travaux de la couture, aussi bien aux étoffes les plus rudes qu'aux tissus les plus légers. Si c'était vrai, ce serait très avantageux. Mais c'est impossible. La tension chiffrée n'existe que dans le brevet qu'elle a obtenu. Cherchez-la ailleurs, c'est un rêve. On la cherche en vain. Et les travailleuses crédules s'imaginent qu'elle a été perdue en chemin de fer.

Or, cette tension chiffrée n'a qu'un but : faire parler d'elle. Nous la laisserions de côté, comme elle le mérite, si dans l'intérêt de nos lectrices, nous ne tenions à leur faire comprendre que c'est une indigne tromperie et que cette tension chiffrée n'est applicable à aucune machine, pas même à la véritable *Silencieuse*, signée *Pollack, Schmidt et C°*, médaillée à l'Exposition universelle et garantie pendant cinq années.

Il paraît que la tension du fil à l'aiguille est tellement sujette à de si grandes variations, surtout dans les machines dites *Silencieuses* qu'il n'est point possible de la déterminer mathématiquement.

La tension diffère suivant la qualité et l'apprêt des tissus et suivant les aiguilles et les fils qu'on emploie. Elle varie aussi dans le cours du travail suivant le déroulement de la navette, quel que soit le système à point de piqûre double.

La tension varie encore sous l'influence du tempérament de la travailleuse.

C'est donc une invention toute lunatique et complétement irréalisable.

Que nos lectrices ne s'en préoccupent même pas et qu'elles se contentent de la *Silencieuse*, dont la supériorité de fabrication est telle qu'un nouveau guide pose la dentelle en ourlant, tandis qu'un autre dirige le travail.

C'est un avantage qu'aucune autre machine ne peut offrir, car il faut préalablement tracer l'ouvrage, tandis qu'avec la *Silencieuse* le tracé s'opère tout mécaniquement.

La machine à coudre, la *Silencieuse*, produit un beau point de piqûre des deux côtés de l'étoffe, et quoique à deux fils, n'a q'une *seule tension*, avantage que ne possèdent pas les navettes courantes.

L'un des grands mérites de la *Silencieuse*, c'est de ne pas faire de bruit en travaillant et d'exécuter tous les travaux qu'on lui demande, soit soutache, broderie, piqûre, ourlet, fronce, volant, ruche et bouillonné.

Au moyen d'un *censo-brodeur*, adapté à la *Silencieuse*, on exécute de l'application, de la broderie de Saxe, de la broderie anglaise et de la soutache aussi fine et aussi délicate que si elle était faite à l'aiguille. Quelques leçons suffisent pour être initié au rhythme harmonieux de la machine la *Silencieuse*, dont le mécanisme est très doux et ne fatigue pas la poitrine.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

POESIE

L'Alsacienne (1).

. . . . . .

Adieu, mon beau pays ! adieu, ma chère Alsace !
Dans mon cœur désolé, tu conserves ta place !
De l'heureux temps passé, je garde un souvenir,
A l'abri du massacre où tu fus le martyr.
Ton sol est au Prussien, mais tes enfants te restent ;
En partant, tous leurs vœux au Tout-Puissant s'adressent.
Car, loin de leur mère, pour eux pas de bonheur.

. . . . . .

. . . . . .

Les exilés gardent l'espoir au fond du cœur !

. . . . . .

. . . . . .

Chacun fit son devoir dans la triste campagne.
Mon époux pour la France a quitté sa compagne
En abandonnant tout : avenir et bonheur,
Il tomba bravement et fier au champ d'honneur.
Un de ses frères d'armes — une épave du carnage —
Me rapporta sa croix, le cœur bouillant de rage,
Les yeux pleins de larmes. — Voici son testament,
Me dit-il, écoutez, c'est le vœu d'un mourant :
« Frère, vas au pays, dans notre chère Alsace
» — En prononçant ce nom, il se couvrit la face,
» Dérobant au vainqueur ses pleurs et sa rougeur —
» De ma pauvre femme console la douleur.
» Dis-lui qu'il faut vivre pour son fils et sa fille ;
» Qu'aujourd'hui la France soit leur seule famille.
» Quant à mon fils, je veux qu'il expire en soldat
» Au jour de la revanche, au jour du grand combat ;
» Que sans aucun regret il doit donner sa vie
» Pour la grande cause, pour la mère-patrie !
» C'est son devoir de fils, plus encore de Français. »
Après ces derniers mots, le soldat expirait,
Sa main dans la mienne, murmurant ce nom : France!
Ses yeux tout grands ouverts disaient encore : Vengeance !

. . . . . .

. . . . . .

(1) Se vend au profit de la libération du territoire.

Dors en paix dans ta tombe, ô généreux martyr !
Pour accomplir ton vœu, l'épouse va partir
Avec son fils, quittant le sol qui l'a vu naître.
Ne reconnaissant pas le Tudesque pour maître.
— De la République, l'Alsacien est l'enfant. —
Attendant patiemment l'heure du châtiment.
Alsace, je te quitte, envahie et meurtrie,
N'ayant qu'un seul pays : la France, la patrie.

HENRY DUCHESNOIS.

SOUVENIRS DE VOYAGE

(Suite)

La citadelle de Blaye est une construction de Vauban. La ville se divise en haute ville et basse ville. On ne s'arrête pas à Blaye, bien entendu, et on poursuit sa route sur Pauillac, où on arrive en une demi-heure seulement. C'est sur cette rive privilégiée des dieux que se trouvent les fameux vignobles du Médoc, Château-Lafitte, Château-Latour, Château-Longueville, Château-Léoville, Saint-Julien, Clos-d'Estourmel et tant d'autres réputés.

C'est de Pauillac que s'expédient les vins si célèbres du Médoc. Son port et sa rade, très sûrs, sont un point de relâche pour les navires. La Gironde, en cet endroit, a près de huit kilomètres de largeur.

La moitié du voyage est accomplie, la plus agréable, sans contredit. On descend dans la salle à manger du bateau à vapeur et on se fait servir un dejeuner qui consiste en œufs à la coque, ou omelette, bifteck, côtelette et royans, espèce de sardines fraîches. C'est très cher et très mal préparé ; mais on déjeune sur l'eau, et il n'y a certes pas moyen d'aller ailleurs.

A partir de Pauillac, le bateau va prendre le large ; on ressent déjà les ondulations d'une mer houleuse. En passant on aperçoit Sainte-Estèphe, renommée pour ses vins, et dont le clocher élancé se mire coquettement dans la Gironde. On se croirait en pleine mer. La côte du Médoc a disparu complétement et on navigue le long de la côte charentaise, que l'on ne quittera plus jusqu'à Royan. La Gironde, en cet endroit, a près de douze kilomètres de largeur. On voit successivement défiler les villages de Saint-Seurin, d'Uzet, Chénac et Burzau; puis Talmont, un ancien fief de la famille de La Trémouille, dont les ruines semblent flotter sur les eaux. Talmont est situé sur un rocher que la Gironde baigne, avec quelques maisons et une chapelle roumaine, vraie merveille d'archéologie. Le ciel, qui s'était de plus en plus assombri, éclate tout d'un coup en trombe de vent et de pluie ; les vagues viennent battre les flancs du vapeur, qui oscille de tous côtés et

prend un mouvement convulsif de roulis et de tangage. Nous avons tous beaucoup de peine à nous maintenir sur le pont ; les chaises s'inclinent les unes sur les autres, et chacun éprouve un sentiment de malaise très facile à comprendre.

Bientôt on aperçoit Royan. Les deux rives se rapprochent. A gauche on découvre le Vesdou, dont la rade sert d'abri aux navires ; au delà est la pointe de Grave, toujours en butte aux attaques de la mer ; puis la tour de Cordouan, qui apparaît au loin majestueusement assise dans l'Océan. A droite, les pointes de Meschers, de Suzac et de Saint-Georges, avec leurs rochers démantelés avançant dans la mer.

Ce tableau, qui doit être splendide, éclairé par de radieux rayons de soleil, se perdait pour ainsi dire dans la brume et la tempête déchaînée en vagues écumantes.

Enfin Royan apparaît, échelonné en amphithéâtre sur un riant coteau, au fond d'une belle et vaste couche battue par les flots de l'Ocean. Nous étions tous et toutes ruisselants d'eau. On nous attendait à l'*Hôtel de France*, dirigé par *Lafleur*, et nous nous y rendîmes immédiatement. Notre installation était en vue du port, de la jetee, des bois et des rochers de Saint-Georges, comme horizon, avec l'immensité de la mer à droite. C'était splendide. L'*Hôtel de France* n'a ni la réputation ni l'étendue de l'*Hôtel de Bordeaux*, mais c'est un excellent et confortable hôtel où la cuisine est meilleure que partout ailleurs. *Lafleur* est un ancien chef du café Anglais ; il se connaît donc en mets fins et succulents, et il pourrait en revendre à M. le baron Brisse. On vient dîner en pleine saison de bains de mer chez Lafleur, comme on va souper le soir au café Anglais, à Paris.

Nous nous plaisons à constater la bonne cuisine, le service régulier et les soins attentifs des maîtres de la maison. Nous y restâmes six semaines, et nous engageons toutes nos lectrices à aller directement chez *Lafleur*, si elles vont prendre les bains de mer à Royan. Et pourquoi n'iraient-elles pas ?... Nous avons visité bien des plages sur les côtes du Calvados ; nous avons été à Dieppe, à Boulogne-sur-Mer, à Saint-Malo, et rien de ce que nous avons vu ne ressemble à Royan. Il n'y a pas qu'une seule plage sur laquelle on se retrouve invariablement tous les jours ; il y en a quatre : la *Grande-Couche*, *Foncillon*, le *Chay* et *Pontaillac*, sans oublier Saint-Georges, qui est une ravissante Idylle maritime, et où on arrive en traversant le bois de Boulogne de Royan, un bois splendide, planté de chênes et d'arbres de toute espèce, et où le gibier abonde. La Grande-Couche est encadrée d'un bois de sapins et de chênes qui se relie à la forêt de Saint-Georges. La vigne y pousse à l'état sauvage, sans aucune culture, et s'enguirlande dans les arbres. Telle est la végétation luxuriante de Royan. Autrefois le *Foncillon* était la couche exclusivement réservée aux dames. C'est encore le bain privilégié des abonnées du Casino. Le *Foncillon* est enclavé dans des rochers très pittoresques, surmontés d'une falaise qui conduit au bois des Chay, où se trouve une troisième couche, à moitié chemin de Pontaillac. Les bains du *Chay* sont mystérieux et moins fréquentés que les autres ; mais on y trouve une grande liberté d'action, et ils conviennent aux gens timides qui n'aiment pas à être en évidence. Mais la perle maritime de Royan c'est Pontaillac, dont la baie est plus étendue encore que celle de Trouville et dont le sable est plus doré, plus fin, plus doux et plus ferme sous le pied. Pontaillac est couronné d'une forêt de sapins où l'on se met à l'abri du soleil, et sur la lisière de cette forêt balsamique, d'où s'exhalent des arômes de benjoin, apparaissent des villas anglaises, des chalets, de coquets châteaux, des rochers, des étangs, des ruisseaux, des ponts aériens et des échappées de prairies et de vignes en pleine culture. A gauche, il y a des rochers profonds faisant grottes et dans lesquels on fait la chasse aux crabes. Un service bien entendu de breaks et de voitures transporte en dix minutes les baigneurs de Royan à Pontaillac et les ramène à la ville. C'est un grand mouvement et une grande distraction que ce petit voyage à Pontaillac.

Ce qui nous a charmée dans Royan c'est l'extérieur élégant et coquet de toutes les maisons. Royan est donc construit d'hier ?... demandâmes-nous bien souvent.—Vraiment non ; mais Royan a une habitude que devraient imiter tous les habitants des villes d'eaux et des bains de mer, c'est de faire recrépir et blanchir ses maisons tous les ans. Il en résulte une ville éblouissante de blancheur et de fraîcheur.

Le Casino de Royan est enclavé dans un véritable parc anglais dessiné avec un goût admirable. Il y a des allées ombreuses, des arbres centenaires, des parterres d'arbustes odoriférants, des corbeilles de fleurs, des kiosques ; des pavillons, avec des vallons et des coteaux, laissent des perspectives inattendues sur la campagne et sur la mer. On y donne des concerts, on y joue la comédie, on y danse. Il y vient autant de monde qu'au Casino de Trouville, mais ce n'est plus le même monde ; ce sont de riches familles bordelaises et les élégantes de tous les départements avoisi-

nants, qui constituent la société des bains de mer de Royan. Les Parisiennes ne sont pas en majorité, parce que Royan est un peu éloigné ; mais elles y arriveront quand elles en auront contracté l'habitude et qu'elles y seront allées une fois. Les bains chauds et l'hydrothérapie sont agencés dans le parc.

Nous fîmes plusieurs excursions très pittoresques : l'une à l'extrémité de la Grande-Couche, à la *Pointe-Valière* ; l'autre à *Saint-Georges*, et la troisième à la *Grande-Côte*, qu'on désigne sous le nom de Mer-Sauvage.

Nous allâmes, à pied, à la marée basse, par la Grande-Couche, à la *Pointe de Valière*. On nous avait dit qu'il fallait vingt minutes seulement pour accomplir cette excursion ; vingt minutes de Gascon, bien entendu, car nous mîmes plus d'une heure, en enfonçant dans le sable et en ramassant des coquillages. Un vieux solitaire habite depuis de longues années dans un des creux du rocher ; il prédit l'avenir, nous a-t-on dit ; mais n'ayant connu cette particularité qu'au retour de notre excursion, nous n'avons pu le consulter. En gravissant des petits sentiers surplombant les rochers, nous vîmes des œillets sauvages comme il s'en épanouit sur les montagnes de la Grande-Chartreuse et qui entrent dans la composition de cette liqueur.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

(*A suivre.*)

COURRIER DES THÉATRES

—

Mme Gueymard ayant pris son congé annuel a été remplacée, dans le « Trouvère, » par Mlle Hisson. On dit que c'est Mlle Hisson qui reprendra le rôle de « l'Africaine, » créé avec tant d'éclat par Mme Marie Sasse. C'est dans cet ouvrage que M. Lassalle accomplira son second début.

Ce baryton, que nous croyons appelé à rendre de grands services à l'Opéra, a reparu cette semaine dans « Guillaume Tell » et y a obtenu un franc succès. Sa voix est bien timbrée, et il la conduit très bien. M. Villaret, on le sait, est un des artistes qui ont abordé le rôle d'Arnold avec le plus de bonheur. Chaleureusement accueilli après son duo avec Mathilde, l'air du quatrième acte : « Asile héréditaire, » lui a valu de très chaleureux applaudissements. Mlle Devriès chante avec une rare perfection le rôle de Mathilde, et Mlle Arnaud est charmante dans celui de Jemmy. Quant à Mme Nivet-Grenier, elle est une Edwige suffisante. Dans la tyrolienne du troisième acte, on a, parmi le corps du ballet, très applaudi Mme Ferrari.

Nous avons revu M. Sylva dans « Robert » où il est très remarquable et partant très applaudi. Belval met au service de Bertram les derniers restes d'une voix à son déclin. MM. Bosquin et Sapin sont très bien placés dans les personnages de Raimbaud et du Hérault d'armes. Tous nos compliments à Mmes Mauduit et F. Devriès, qui, toutes deux, font assaut de talent dans les rôles d'Alice et d'Isabelle.

Les répétitions de la « Coupe du Roi de Thulé » marchent rapidement ; déjà les chœurs sont sus ; les maquettes des décors sont acceptées par la direction.

On annonce que M. Halanzier vient d'engager un nouveau ténor, M. Salomon. Il est question, pour le mois de septembre, d'une reprise de « Don Juan. » M. Faure rentrerait dans le rôle de don Juan. Quant au rôle de Leporello, c'est M. Gailhard qui le chanterait pour la première fois.

—

C'est à tort qu'on a fixé à 50,000 fr. le chiffre de la somme versée mercredi dernier par M. Verger entre les mains de M. Jules Masson, administrateur de la Société des actionnaires de la salle Ventadour.

En voici le relevé exact :

Cautionnement. . .	80,000 fr.
Loyers d'avance. . .	20,000
Loyer courant . . .	4,000
Soit. . . .	104,000 fr.

M. Verger a, du reste, commencé à constituer sa troupe, et il ne tardera pas à la compléter. Il a dû partir hier pour Londres dans cette intention, et afin d'assister à la représentation de « Il Guarany », l'opéra de Carlo Gomez, que Mme Sasse a chanté récemment à Milan avec succès, et qui est désormais au répertoire de toutes les scènes italiennes.

Voici les noms des artistes engagés jusqu'à ce jour :

Mmes	Penco	MM.	Gardoni
	Volpini		Verger
	Braïda Lablache		Colonnese
	Bracciolini		Delle Sedie
	Vestri		Bagaggiolo
MM.	Mongini		Topai
	Marini		Tagliafico
	Ugolini		Vairo

—

On travaille en ce moment avec une grande activité aux réparations de la salle des Variétés.

Ces réparations, qui se font sous la direction de

M. Chavannes, l'administrateur du théâtre, seront plus considérables qu'on ne l'avait pensé. Il ne s'agissait d'abord que de supprimer quelques baignoires du fond pour les remplacer par des stalles, et de rendre mobiles les siéges des fauteuils d'orchestre de façon à gagner une rangée de plus. Mais à peine a-t-on eu dérangé quelques siéges et enlevé quelques cloisons qu'on s'est aperçu que le plancher était hors d'état en plusieurs endroits, et que les colonnes de bois qui soutiennent la première galerie étaient vermoulues au point de menacer ruine. Il a donc fallu s'occuper au plus vite de faire ces nouvelles réparations, aussi nécessaires qu'imprévues. Cependant tout sera terminé pour la fin du mois, et le 1er août les Variétés rouvriront avec les «Vent Vierges», arrêtées en plein succès.

—

M. Sardou a lu aux artistes du Gymnase la comédie en cinq actes de M. de Courcy : « les Vieilles Filles », dont voici la distribution :

Bicheret	MM.	Ravel
Chanteloup		Landrol
Jules		Richard
René de Clavery		Andrieu
Bernardier		Francès
Gaston Bernardier		Delessart
Gerboy		Pradeau
Barbéjot		Mey
Mlle Fréniches	Mmes	Picard
Mlle de Malvédec		Ramelli
Mlle Prunier		Chéri Lesueur
Mlle Verdiu		Prioleau
Edmée Humbert		Fromentin
Marielle		Marie Délia
Mme Bernardier		.....
Miette		Bédard
Gabrielle		Massin

LITTÉRATURE

—

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite.)

Le dimanche suivant, avant dix heures du matin, l'hôtel Marcellis se mit en grande tenue. Les volets, clos depuis le veuvage du comte, s'ouvrirent ; les valets mirent leur livrée ; on plaça des fleurs le long de l'escalier ; on enleva les housses des meubles.

Armand, un peu inquiet encore, mais consolé par un habit neuf et soutenu par la curiosité, se tenait aux côtés de sa tante et attendait dans le grand salon d'honneur.

Vers onze heures, la porte de la rue s'ouvrit avec fracas, et une voiture entra dans la cour. Trois personnes en descendirent : le comte de Marcellis, le sénateur Van Capellen et Mlle Alix.

Le comte donna le bras à sa fiancée pour monter le perron, la porte du grand salon s'ouvrit, et le valet de chambre prit une voix de héraut d'armes pour annoncer le maître de la maison.

Mlle de Meerbeeke, tenant son arrière-petit-neveu, fit trois pas en avant et une révérence à la mode de l'an 1800. Ce à quoi Mlle Alix répondit par un salut de tête, mais en conservant le corps droit ; puis elle s'avança sans regarder l'enfant.

Elle n'était guère en toilette de dîner. Son costume de laine feuille-morte, le grand voile de dentelle noire jeté sur son chapeau, contrastaient avec l'apparat déployé pour la réception, et elle n'y répondait par d'autres frais qu'en daignant venir.

La présentation eu lieu dans le salon d'honneur, vaste pièce dont les quatre fenêtres s'ouvraient sur la rue.

Il était tendu en cuir brun à fleurs d'or, avec des meubles de bois blanc doré couverts de damas rose et blanc ; deux grands lustres aux girandoles de cristal pendaient au plafond.

On passa ensuite dans la salle à manger, ornée de quatre tableaux représentant les Saisons, peints par Pierre Eyckens : la table, les chaises et les dressoirs étaient en chêne antique ; les fauteuils et les rideaux en tapisserie.

Mlle Alix dit à Mlle de Meerbeeke :

— Votre demeure est très distinguée, mademoiselle.

— Voici mon fils, dit le comte en amenant Armand.

Les femmes nées pour être douairières ne savent pas ouvrir les bras.

— Bonjour, monsieur, dit-elle ; vous ressemblez à votre père.

— Le dîner est servi, vint dire le majordome en flamand.

— Qu'est-ce que ce langage ? demanda Mlle Alix avec un petit air effaré.

— C'est du flamand, répondit le comte en riant, et plaçant son monde à table. Tout est dans une harmonie stationnaire dans notre bonne ville de Malines; écoutez le carillon qui sonne à midi, et excusez mes gens qui ne comprendraient pas des ordres donnés en français.

— Mais, vous êtes née à Anvers, mademoiselle Van Capellen, dit la vieille tante, et par conséquent vous êtes aussi flamande que nous.

— J'ai fait mon éducation en France, mes ha-

bitudes sont françaises, et puis, à Bruxelles, on est Belge et pas trop Flamand. J'avoue donc que je ne saurais diriger ma maison dans un langage que ma mère n'a pas consenti à me laisser apprendre de peur de me gâter l'accent.

Lise, demandée trois fois par Armand, était entrée sans faire de bruit et s'effaçait le plus possible. Les larmes qu'elle avait versées toute la nuit augmentaient sa pâleur. Elle était vêtue si modestement d'une robe noire et d'un bonnet de mousseline, elle se tenait si immobile, qu'elle était devenue presque invisible. L'effet que produisait l'étrangère sur elle était la peur.

Debout derrière la chaise d'Armand, elle le servait et l'engageait à se tenir droit et silencieux.

Lise, qui avait tenu l'enfant sur ses genoux au temps où il apprenait à manger, avait conservé l'habitude de dîner avec lui et la vieille tante, les jours ordinaires, aidant cependant au service de la table et plus souvent debout qu'assise.

Quand le comte de Marcellis venait à Malines, Lise ne s'éloignait pas d'Armand mais pour rien au monde elle n'eût osé s'asseoir à la table du maître de la maison.

Mlle Alix la lorgna à travers la table.

— Qu'est-ce que cette personne ? demanda-t-elle au comte.

— C'est Mlle Lise, qui a élevé Armand.

— Sa nourrice ?

— Sa nourrice immatérielle, répondit-il avec cordialité. Je vous ai déjà parlé de cette jeune fille, qui a entrepris et accompli l'œuvre de patience et de dévouement pour laquelle il faut souvent et une mère et une nourrice.

— Et.. d'autres m'ent ont parlé aussi, dit-elle en arrêtant l'ironie aux coins de ses lèvres, qui en gardèrent le pli aussi profondément que le marbre fouillé par une pointe d'acier.

La table était somptueusement servie : linge damassé de Courtrai, vaisselle massive, vins portant des noms célèbres ; un vrai repas de kermesse flamande.

Le sénateur Van Capellen en fit l'observation.

— Nous aurons bien de la peine à dîner après un pareil déjeuner, dit Mlle Alix.

Mlle de Meerbeeke, stupéfaite, laissa sa fourchette en suspens et regarda Lise qui rougit.

— Mais nous dînons! s'écria Armand, n'est-ce pas, papa ?

Mlle Alix vit le trouble peint sur toutes les figures et dit sentencieusement :

— Les torts ne sont d'aucun côté. On n'a pas à Paris les usages de Pékin.

Le comte de Marcellis se mit à rire en homme d'esprit, sans manifester le moindre embarras, mais avec une nuance de déplaisir.

— Mademoiselle, pendant les quelques heures que vous nous accordez, dit-il, faites la part de nos habitudes ; les vôtres ne seront nullement dérangées ; supposez que vous déjeunez, je vous ferai servir à dîner à six heures.

— Oh ! je mange si peu, dit-elle froidement ; j'en ai déjà pour huit jours.

— Vous êtes bien sage, monsieur Armand, dit le sénateur; savez-vous lire ?

— En flamand et en français, répondit le petit garçon.

— Oh ! oh ! Et avez-vous un précepteur !

— Qu'est-ce que cela, papa ?

— Un abbé bonne d'enfants, répondit le comte en riant. Armand a eu jusqu'à présent le contraire.

— Comment cela ? demanda l'Anversoise.

— Mlle Lise lui a donné la première éducation avec mille soins et mille peines.

— On aurait pu simplifier ces soins et ces peines en mettant l'enfant au collége.

— Il était trop jeune, dit la tante ; j'ai désiré le garder en ma compagnie.

— En la vôtre il ne pouvait apprendre que les manières et les traditions de son rong. Mais il me semble que l'âge d'avoir une bonne est passé pour lui.

— Il a neuf ans, dit le comte.

— Il est temps qu'il aille au Bruel pour faire sa première communion ; de là il entrera au collége ou au petit séminaire, et nous l'enverrons ensuite terminer ses études à Paris. Vous pensionnerez cette personne.

Lise l'entendit.

— Son dévouement a été admirable.... dit le comte.

— Il deviendrait... inconvenant, interrompit Alix, qui coupa court à tout éloge,

Pendant que l'on servait le café, Lise sortit sans être remarquée.

— Montrez-nous donc votre splendide habitation en détail, cher comte, dit le sénateur.

— Très volontiers ; je suis tout à votre disposition ; mais Malines... est dans Malines.

— La couleur locale a bien son mérite, dit la future comtesse, surtout quand le pinceau de Van Dyck y a participé.

Pendant que le Salut sonnait à la vieille église de Saint-Rombaut et que le carillon chantait tous les quarts d'heure, le comte faisait les honneurs de sa maison à sa future famille.

Cette antiquaille vraiment princière parut à Mlle Alix une châsse digne de sa vanité. Les coins

de ses lèvres s'adoucirent, tandis qu'elle montait le grand escalier, appuyée au bras du comte.

Il lui montra la galerie des tableaux, celle des antiquités, les faïences, les armures, les chambres de réception, sa bibliothèque, sa chambre ; mais il passa sans s'arrêter devant une porte dont la clef était ôtée.

— Pourquoi pas là ? demanda-t-elle d'un ton d'impératrice.

— J'ai jeté la clef de mon bonheur dans l'éternité ; n'exigez pas que j'ouvre un tombeau. En compensation, je vais vous montrer mon reliquaire.

Il entra le premier, le sourcil un peu froncé et observant la physionomie de Mlle Alix.

C'était la chambre d'Armand.

Un petit lit aux rideaux blancs avec un couvre-pied de soie bleue, recouvert d'un merveilleux crochet, ouvrage de Lise ; un petit fauteuil, un autel dans les mêmes proportions, une bibliothèque, une étagère couverte en jouets, le tout à la taille d'un enfant.

— C'est très jolie, dit-elle, en lorgnant le jardin par la fenêtre.

Le comte la regardait de profil. Il lui trouva l'air hautin et ironique, ce qui est l'expression des caractères implacables.

Une contraction violente bouleversa alors la physionomie du comte Pierre, mais il sut la réprimer et la remplaça par un sourire de parti pris.

Une porte était entr'ouverte au chevet du petit lit ; la figure d'Armand y apparut.

— Père, dit-il, Lise pleure parce que l'on a dit que je dois aller au Bruel. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, papa ?

— Pas le moins du monde, s'écria le comte d'un ton singulier. Descendons-nous ? continua-t-il, en offrant courtoisement le bras à Mlle Van Capellen.

Quand la porte fut refermé :

— Mon cher comte, dit-elle, m'autorisez-vous à vous faire une toute petite observation ?

— Comment donc !

— Je voudrais voir à votre fils une éducation parfaite et toute chrétienne. Evitez-lui, de grâce, l'ombre même du mensonge et tout apparence qu'il pourrait plus tard fâcheusement interpréter.

—Ce n'est pas mon nom que je voudrais vous offrir, dit le comte, c'est un piédestal !

Elle le regarda et trouva qu'il avait le ton un peu emphatique, mais son air était si aimable et ses manières si galantes qu'il n'y avait pas moyen de le supposer le moins du monde fâché !

— Dinons-nous ? demanda le comte en rentrant dans le salon ; il est sept heures, heure toute française.

— Vous voulez rire, dit le sénateur qui n'en pouvait plus de fatigue, après avoir fait le tour de la maison ; nous avons été Anversois, parbleu !

— Je vous assure, continua Alix, avec une humilité à la Maintenon, que le souvenir de votre antique hospitalité flamande est digne de faire pâlir la mémoires de bien des fêtes modernes. On s'acclimate aisément de cet air. Je me sens ici comme chez moi.

Disant cela, elle eut un regard presque féminin qu'elle s'empressa de voiler sous ses dentelles, car on s'apprêtait au départ.

— Vous me comblez ! s'écria le comte. Si vous y consentez, nous ferons graver sur une dalle de marbre la date du jour où vous avez honoré ma demeure de votre présence.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DES GRAVURES

PLANCHE DE CROCHET (N° 5)

1. — Dentelle pour garniture de dessus de lit ou pour nappe d'autel.

2. — Voile de fauteuil. Si on veut l'exécuter sur filet fin, on l'agrandira en l'encadrant par la petite bordure de neuf points du dessin n° 3. On laisserait alors en deçà de cette dernière bordure quelques points de fond.

3. — Bordure de neuf points.

PLANCHE 16

Toilette de demi-deuil. — Robe en faye noire. Corsage ouvert en châle jusqu'à la ceinture. A l'intérieur, fichu à la paysanne en tulle illusion, voilé par une dentelle noire. Nœuds en faye gris lilas, posés de distance en distance avec un coquillé de dentelles noires, depuis le milieu du corsage jusqu'au bas de la jupe. Puis une tunique Pompadour en faye noire, très à traine et formant pouf sous une ceinture en ruban gris lilas, dont les coques et les bouts dépassent. Elle est encadrée d'un coquillé gris voilé par une dentelle noire. Les manches, ouvertes, ont des crevés de faye grise depuis le haut du bras, et se terminent par une dentelle noire. Sous-manches en tulle illusion plissé. Gants gris. Bas de soie noire à jours ; petits souliers noirs et nœuds gris.

12 m. de faye pour la robe ; 10 m. pour la tunique.

Deuxième toilette. — Première jupe en faye vert-de-gris, avec un volant de 49 cent. largement plissé. Tunique polonaise en cachemire même teinte toute brodée au plumetis et se terminant par une frange de laine nouée. La polonaise se ferme devant avec des nœuds de soie pareils à la jupe. Chapeau en paille blanche, garni de doubles rubans vert-de-gris et bleu pâle ; groupe de roses sur le sommet.

8 m. pour la première jupe, si la soie a plus de 60 cent., et 8 m. de cachemire pour la tunique polonaise.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris, — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.